Introduction : Innovation et développement chez Schumpeter

Introduction: Innovation and Development According to Schumpeter

Christian Deblock

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/interventionseconomiques/1852>

DOI : [10.4000/interventionseconomiques.1852](https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.1852)

ISBN : 1710-7377

ISSN : 1710-7377

Éditeur

Association d'Économie Politique

Référence électronique

Christian Deblock, « Introduction : Innovation et développement chez Schumpeter », *Revue Interventions économiques* [En ligne], 46 | 2012, mis en ligne le 01 novembre 2012, consulté le 04 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/1852> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.1852>

Ce document a été généré automatiquement le 4 novembre 2022.

Creative Commons - Attribution 4.0 International - CC BY 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

Introduction : Innovation et développement chez Schumpeter

Introduction: Innovation and Development According to Schumpeter

Christian Deblock

Schumpeter, un économiste atypique

- 1 Joseph A. Schumpeter était un économiste distingué, flamboyant, souvent arrogant, et d'une immense érudition. Les brillantes nécrologies qu'il a rédigées sur les économistes de son temps, ses textes devenus des classiques en histoire de la pensée économique, sa profonde connaissance des débats économiques ou encore sa magistrale *Histoire de l'analyse économique* publiée par son épouse Elizabeth après sa mort, en témoignent amplement. Mais Schumpeter était avant tout un économiste de grand talent qui s'était donné pour ambition d'être le plus grand économiste au monde¹, du moins de marquer de son empreinte la théorie économique des cycles et du développement et gagner ainsi le droit de figurer au Panthéon des plus grands, à côté des Ricardo, Marshall, Marx, Keynes et autres Walras, « le plus grand des théoriciens ».
- 2 À la compréhension du capitalisme à la fois comme processus et comme système, Schumpeter a indéniablement apporté une contribution originale. Doté d'un très grand esprit de synthèse, porté par formation sur la modélisation analytique, à l'aise aussi bien avec l'histoire raisonnée qu'avec les théories économiques, il n'a cessé sa vie durant d'en poursuivre l'étude, de s'interroger sur ses évolutions, de croiser les disciplines scientifiques, d'ouvrir de nouvelles pistes de recherche, mais sans jamais s'écarter pourtant du schéma d'interprétation qu'il en avait donné dans *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung*.
- 3 Publié en 1912 (préfacé en 1911) alors qu'il n'avait que 28 ans, *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung* n'était pas son premier ouvrage. Schumpeter s'était déjà fait une excellente réputation dans les milieux académiques avec un ouvrage consacré à la théorie économique. C'est toutefois avec cet ouvrage qu'il allait faire sa marque et s'imposer comme économiste atypique dans le monde alors très animé des théoriciens

du cycle des affaires. Plusieurs fois révisés, traduits dans de nombreuses langues, dont en français avec une longue introduction de François Perroux, sous le titre peu heureux de *Théorie de l'évolution économique. Recherches sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture* (Paris, Dalloz, 1937), sa *Théorie du développement économique* reste encore aujourd'hui son ouvrage-maître. Écrit dans un langage accessible, il offre un schéma aussi élégant que précis d'un capitalisme en mouvement, avec ses ruptures et ses continuités, ses phases successives d'expansion et de récession, et bien entendu ce qui l'impulse : l'innovation.

- 4 Déconstruire le capitalisme et sa dynamique de changement est le fil d'Ariane qui traverse toute l'œuvre de Schumpeter. D'autres que lui avaient écrit sur le capitalisme, à commencer par Marx auquel il aime se comparer, mais personne avant lui n'avait trouvé le moyen de construire comme il le fera une théorie du développement économique qui intègre à la fois « l'individualisme méthodologique » et l'analyse systémique, le principe d'équilibre et la dynamique du changement, les forces de rappel du marché et l'esprit d'entreprise. Avec Marx, Schumpeter partage sur le capitalisme au moins trois choses. Premièrement, le capitalisme est un processus, qui trouve dans sa dynamique interne les sources de son renouvellement et sa transformation. Deuxièmement, le capitalisme est un modèle social qui a non seulement apporté le progrès matériel, mais aussi façonné notre civilisation. Et troisièmement, le capitalisme ne peut se développer sans un environnement institutionnel et culturel favorable qui le pousse à se renouveler sans cesse tout en lui conférant une permanence et une profondeur historiques.
- 5 La comparaison s'arrête là. Les deux auteurs sont en profond désaccord sur deux points principaux. La méthode d'abord. Rejetant toute conception organiciste, holistique du capitalisme, c'est sur l'individualisme méthodologique, la seule méthode scientifique à ses yeux, que Schumpeter s'appuie pour modéliser le capitalisme en mouvement. Très tôt, il en a théorisé les contours et montré dans un texte demeuré célèbre en quoi celui-ci diffère de l'individualisme politique, voire du rationalisme méthodologique. L'individualisme méthodologique est d'abord une méthode de travail. Il ne s'agit pas de dire que l'individu n'est pas un être social ni que ses actions ne sont pas conditionnées par les facteurs sociaux et culturels; il s'agit d'expliquer les phénomènes sociaux à partir de l'action humaine, à partir de ce qui motive les individus à devenir des agents économiques. Ce qui fait la supériorité, selon lui, de l'individualisme méthodologique sur toute autre méthode, c'est sa capacité à expliquer et à mettre de l'ordre dans les faits et surtout à produire des schémas analytiques plausibles de la réalité. C'est cette méthode que Schumpeter appliquera au capitalisme et qui lui permettra non seulement de faire de l'entrepreneur l'acteur du changement. Et c'est encore sur l'individualisme scientifique qu'il pourra s'appuyer pour défendre sa théorie du changement. Une théorie endogène comme chez Marx, le déterminisme en moins. Une théorie de l'équilibre comme chez Walras, la dynamique comparative en plus.
- 6 Second sujet de différence : leur vision du capitalisme. On connaît toute l'importance que Schumpeter attache à la vision préanalytique, aux intuitions et aux biais idéologiques que cela peut entraîner sur l'analyse économique. Il y revient souvent dans ses écrits, notamment dans l'introduction de son *Histoire de l'analyse économique*. Sur ce point, il diffère peu de Marx, qui, comme lui, fait toujours la part des choses entre ce qui relève de l'idéologie et de la science, avec la même volonté de traiter scientifiquement du capitalisme, non seulement dans son mouvement, mais aussi dans

ses institutions et dans son apport à la civilisation. Toutefois, alors que Marx réduit cet apport au seul progrès matériel, Schumpeter ira plus loin en montrant comment le capitalisme façonne aussi les comportements, les rationalise comme il rationalise l'activité économique : « [...] l'attitude rationnelle, écrira-t-il dans *Capitalisme, socialisme et démocratie*, s'est, apparemment, imposée avant tout à l'esprit humain sous la pression de la nécessité économique. [...] toute logique, je n'hésite pas à l'affirmer, dérive du schéma de décision économique ou, pour employer l'une de mes formules favorites, le schéma économique est la matrice de la logique. » Il en va de même des institutions : là où Marx tombe dans le déterminisme économique, Schumpeter préfère s'intéresser à la façon dont elles changent, se transforment dans le cours du développement, à l'image de cette entreprise qui grandit en taille et se dépersonnalise sous l'effet conjugué de la concurrence et de la recherche d'efficacité, au point d'internaliser l'innovation² et de mettre ainsi en péril le devenir même du capitalisme.

- 7 *Business Cycles* (1939), au sous-titre éloquent de *A Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Capitalist Process*, restera le plus grand échec de Schumpeter. Il fut d'autant plus cuisant que l'ouvrage lui demanda un travail d'assemblage des faits et de la théorie absolument phénoménal. Certes, l'hypothèse des trois cycles qui se conjuguent pour donner à l'économie son mouvement général était fort audacieuse, sinon contestable. Il en va de même des explications peu convaincantes des grappes d'innovations, des effets d'imitation ou encore de la diffusion des innovations pendant la phase de contraction. De l'ouvrage, Simon Kuznets³ en fera une critique cinglante, ravageuse : d'où sort cet entrepreneur, sorte d' élu des dieux, qui viendrait expliquer l'innovation et le progrès, tirant par la seule force de son énergie tout le système, jusqu'à ce que la fatigue le gagne ironise-t-il? Ajoutons que l'ouvrage ne pouvait plus mal tomber. Défendre l'argument selon lequel les crises étaient un moment particulier, nécessaire au rééquilibrage du système alors que la crise frappait le monde entier, alors qu'on aurait dû s'attendre à la voir repartir, portée par une nouvelle vague d'innovations, n'était guère non plus très judicieux⁴. Mais par delà l'échec, *Business Cycles* est surtout révélateur des limites de la méthode schumpetérienne. Comment, en effet, expliquer le changement qualitatif tout en conservant pour cadre analytique le modèle walrasien d'équilibre général?
- 8 Toujours est-il que, tel Sisyphe, Schumpeter allait se remettre au travail, une fois de plus dira Haberler⁵. Il devait surtout se rattraper avec *Capitalisme, socialisme et démocratie* (1942), un ouvrage qui connut un énorme succès de librairie et consacra définitivement sa réputation d'économiste hétérodoxe, atypique préférons-nous dire⁶. Mais déjà, il avait pris d'autres chemins, ouvert la recherche sur de nouveaux domaines. Aussi, plutôt que de poursuivre dans une voie que son obstination avait conduit dans un cul-de-sac, il allait poursuivre son travail de déconstruction/reconstruction du capitalisme par les institutions, la sociologie, la méthodologie, ou encore la théorie. Les nombreux écrits sur ces thèmes, en particulier la longue introduction qu'il consacre au champ et la méthode de l'analyse économique dans son *Histoire de l'analyse économique*, les nombreux comptes-rendus d'ouvrages, les biographies qu'il rédige, sur Keynes et sur Mitchell par exemple, les articles scientifiques qu'il multiplie, voire son activisme au service de sa communauté scientifique⁷, tout cela montre que Schumpeter n'avait en rien perdu de sa flamme de convaincre et qu'il gardait toujours l'ambition de sa jeunesse d'être reconnu par ses pairs comme celui qui, le premier, serait parvenu à dynamiser la théorie walrasienne et ainsi à expliquer le capitalisme sans pour autant tomber dans les ornières du marxisme.

On peut douter qu'il y soit parvenu, et, tout comme Marx, il laisse derrière lui une œuvre monumentale, inachevée, originale, que les économistes ont tôt fait d'oublier. Mais à défaut d'avoir su les convaincre, Schumpeter est malgré tout parvenu à créer autour de son entrepreneur et, disons-le, autour de sa propre personne, un mythe qui, encore aujourd'hui, ne laisse personne indifférent⁸. Peut-être est-ce là sa grande réussite!

Développement, innovation et nouveauté

- 9 Revenons-en maintenant au texte qui sert de point de départ à ce numéro d'*Interventions économiques* qui lui est consacré. Appelé tout simplement *Entwicklung*, *Development* dans sa traduction anglaise, ce texte était totalement inconnu jusqu'à sa découverte dans une boîte d'archives par Hans Ulrich Eßlinger⁹. Il faisait partie d'un ensemble d'articles qui avaient été écrits en l'honneur de Emil Lederer pour son cinquantième anniversaire de naissance. Successeur de Sombart à l'université Humboldt de Berlin, Lederer était un économiste pour lequel Schumpeter avait la plus haute estime¹⁰. Lorsqu'il écrit ce texte en 1932, il est déjà sur le départ vers les États-Unis et Harvard, sa nouvelle université. Revenant sur sa théorie de l'innovation, il y fait part à la fois de ses certitudes et de ses doutes. Comme le soulignent ses « découvreurs » dans leur introduction, le texte n'est peut-être pas peaufiné et l'ordre de présentation n'est pas non plus des plus heureux, mais il est important.
- 10 Premièrement, il pose clairement les termes du débat : de quoi parlons-nous exactement lorsqu'il est question de développement? Oublions nos idées reçues lorsqu'il est question de développement nous dit Schumpeter : (1) arrêtons de porter des jugements de valeur sur le changement, que ce soit en termes de progrès ou de régression; (2) arrêtons aussi de ne voir le développement qu'au travers de la loupe d'une théorie et regardons plutôt les faits; et (3) évitons de penser que les structures ne peuvent changer, être créées. Regardons plutôt ce qu'est le développement : la transition d'un état normatif du système économique à un autre, sans que l'on puisse décomposer le changement en séquences infinitésimales. On retrouvera là, en partie, la distinction moderne entre croissance et développement, entre l'accroissement quantitatif de l'économie et sa transformation qualitative, mais pour Schumpeter, le développement a une signification beaucoup plus profonde que la simple observation d'un phénomène qualitatif qui accompagnerait ou non la croissance économique : il y a développement lorsqu'il y a passage, et par le fait même rupture, d'un état d'équilibre à un nouvel état d'équilibre qui n'a rien à voir avec le précédent. À chaque équilibre du système est associée une combinaison spécifique de facteurs de production; c'est un tout stable que vient bouleverser l'innovation. Le développement est discontinuité, turbulence, et il n'y a développement que lorsqu'il y a « destruction créatrice », autrement dit une réorganisation du système sous l'effet d'une recombinaison de l'appareil productif ou innovation. On retrouve là l'argument fort que Schumpeter a toujours défendu : c'est, nous dit-il, le domaine des certitudes. Mais qu'est-ce qu'une innovation, se demande-t-il ensuite, et d'où viennent-elles?
- 11 Le texte devient alors vraiment intéressant : Schumpeter s'interroge; il remet en question ses certitudes théoriques. On connaît bien le lien étroit qu'établit Schumpeter entre l'entrepreneur et l'innovation, mais qu'est-ce qu'une innovation? Qu'est-ce qu'un entrepreneur? Sinon dans le premier cas, une invention qui a bouleversé les conditions

du marché, et dans le second, un chef d'entreprise qui a réussi, avec en bout de ligne un profit qui n'est rien d'autre chez Schumpeter que la récompense sociale de cette double réussite. Il s'agit pourtant là d'un résultat *ex post*, que l'on découvre quand tout est fini, lorsque le marché a sanctionné la réussite ou l'échec. Peu de chefs d'entreprise méritent le titre d'entrepreneur, tout comme peu d'inventions peuvent être qualifiées d'innovations, mais comment devient-on entrepreneur, se demande alors Schumpeter, et comment une invention devient-elle une innovation? *Entwicklung* est un texte de réflexion, un texte où il laisse libre cours à sa pensée, ce qui le conduit à s'interroger sur l'idée même de nouveauté. De là son troisième intérêt.

- 12 Schumpeter n'a pas à proprement parler d'explication à nous offrir sur ce qui fait la nouveauté ni pourquoi il y a nouveauté. Pourquoi là et pas ailleurs, se demande-t-il encore, à tel moment et pas à un autre? Sur un point néanmoins, son point de vue est bien arrêté : ni les théories institutionnalistes ni les théories évolutionnistes ne nous sont d'un grand secours. En fait, s'il y a une direction et une seule vers laquelle il faut regarder, c'est, selon lui, celle de l'art, de la peinture. Comment expliquer le changement en art? C'est la question que Schumpeter se pose en prenant le cas de la peinture à Florence au treizième siècle. Il n'est pas sûr que la question ait une réponse, mais il réfléchit tout haut sur l'indétermination qui se cache derrière toute nouveauté. Parce qu'après tout, là se trouve la limite des théories déterministes : elles peuvent peut-être expliquer un sentier de développement, mais pas le développement lui-même, du moins pas le développement dans le sens où le conçoit Schumpeter, comme un processus se déroulant en trois temps : le premier, celui de la nouveauté (innovation); le second, celui du bouleversement; et le troisième, celui de la recomposition du système économique.
- 13 Un texte remarquable en somme, permettant de faire le lien, comme le suggèrent Becker, Eßlinger, Hedtke et Knudsen, entre les travaux de la période européenne et ceux qui viendront plus tard, lorsque Schumpeter sera définitivement installé aux États-Unis¹¹. Un texte qui montre surtout qu'il se trouvait devant une impasse théorique et qu'il cherchait à résoudre un problème fondamental, celui des origines mêmes de l'innovation.

Le dossier

Schumpeter, Walras et Marx

- 14 Le dossier s'ouvre avec deux textes portant sur la relation particulière que Schumpeter entretient avec Walras et Marx. Dans le premier, Henri Denis parle d'une double filiation, et dans le second, Sophie Boutillier et Dimitri Uridis d'une théorie qui se trouve « à l'intersection de deux champs théoriques, celui de Marx et de Walras ».
- 15 Henri Denis ouvre le débat sur la relation complexe entretenue par Schumpeter avec ses deux « maîtres ». De Marx, écrit-il, Schumpeter retient l'idée de processus et de Walras celle d'équilibre. La filiation demeure cependant toujours lointaine chez Schumpeter, prenant toujours un malin plaisir à rappeler son admiration pour l'un comme pour l'autre, mais pour mieux prendre ses distances vis-à-vis de l'un comme de l'autre. À Marx il reprochait sa conception organique de l'économie et sa vision sociale de la nature humaine; plus modéré dans ses critiques envers Walras, il lui reprochait néanmoins d'avoir évacué tout dynamisme de son circuit, l'économie se reproduisant sur elle-même, en équilibre stationnaire. Henri Denis revient aussi sur le débat sur

l'avenir du capitalisme, non sans rappeler que Schumpeter fut, comme d'autres à son époque, marqué par les travaux d'Oskar Lange, économiste d'origine polonaise demeuré célèbre pour ses travaux sur l'économie socialiste planifiée.

- 16 Ce texte a une histoire, Henri Denis nous avait fait l'honneur d'écrire ce court, mais brillant papier pour un ouvrage devant porter sur Schumpeter et qui n'a malheureusement pu voir le jour. Nous avons jugé opportun de commencer par celui-ci, autant pour sa portée générale que pour rendre hommage à la mémoire du grand historien de la pensée économique que fut Henri Denis. Le texte n'a rien perdu de ses qualités et mérite une place de choix dans ce numéro.
- 17 Sophie Boutillier et Dimitri Uzunidis reviennent à leur tour sur la relation entre Schumpeter, Walras et Marx, mais pour l'aborder au travers de la figure de l'entrepreneur. Ils se proposent de comparer leurs visions respectives du capitalisme et de son devenir et d'étudier la place particulière qu'y occupe l'entrepreneur. Marx n'a évidemment pas de théorie de l'entrepreneur, mais il n'en attribue pas moins à la bourgeoisie un rôle révolutionnaire qui se rapproche, rappellent-ils, de l'entrepreneur schumpetérien. Walras, de son côté, « trace le portrait d'un entrepreneur passif », « dénué de toute capacité à prendre des initiatives », « simple coordonnateur des marchés ». L'entrepreneur walrasien est tout le contraire de l'entrepreneur schumpetérien. Boutillier et Uzunidis ne manquent pas de souligner la position ambiguë de Schumpeter vis-à-vis de Walras. On peut parler d'un véritable paradoxe. Comment, en effet, celui-ci peut-il se référer constamment à Walras et à sa théorie de l'équilibre général et en même temps faire de l'entrepreneur un « révolutionnaire de l'économie », celui qui, par ses innovations, vient « recombinaison des facteurs de production » et, ce faisant, dynamiser les schémas walrasiens?
- 18 L'œuvre de Schumpeter fourmille d'analyses descriptives, mais *in fine*, son entrepreneur n'a pas vraiment de consistance; c'est avant tout un idéal type. C'est en faisant de l'entrepreneur un idéal type et en lui donnant des attributs particuliers qui en font un acteur économique différent des autres, qu'il devient en effet possible, selon Boutillier et Uzunidis, de construire une théorie de l'évolution qui soit compatible avec les schémas walrasiens. Si, dans un premier temps, l'entrepreneur impulse le changement, bouleversant ainsi les équilibres existants, dans un deuxième temps, les forces de la concurrence reprennent leurs droits et le système finit par retrouver son équilibre, à ceci près cependant qu'il s'agit d'un nouvel équilibre¹² et qu'une fois sa mission accomplie, l'entrepreneur s'évanouit, disparaît. Schumpeter et Walras finissent ainsi par se rejoindre, mais ce qui les distingue fondamentalement, soulignent les deux auteurs, c'est leur rapport au temps historique.
- 19 Contrairement au schéma walrasien, totalement a-historique et sans consistance sociale, le temps et les institutions ont leur place dans le système schumpetérien. Schumpeter rejoint Marx à ce niveau, en particulier sur un point : la concurrence pousse à la concentration du capital ; la taille des entreprises augmente, tout comme l'échelle de production qui, à son tour, favorise l'innovation, mais dans un nouveau cadre institutionnel, celui du capitalisme managérial. Mais en se rapprochant ainsi de Marx, à quelle conclusion peut-il aboutir? Sinon à la fin prévisible du capitalisme, ou du moins à son aboutissement dans une sorte d'état stationnaire, la grande entreprise « routinisant » l'innovation et la fonction entrepreneuriale. Le capitalisme se rapproche ainsi du socialisme, comme système économique planifié, mais il lui restera toujours supérieur, le socialisme ne connaissant pas le marché. Par contre, il lui

manque désormais quelque chose : la force vive du changement qu'est l'entrepreneur. Autrement dit, et pour reprendre les mots de Boutillier et d'Uzinidis : « l'esprit d'entreprise se dissout à force d'usage... ».

Aux origines de l'entrepreneur schumpetérien

- 20 On revient à nouveau sur l'entrepreneur avec les deux textes suivants. Sur ses origines et ses caractéristiques dans celui de Jean-Jacques Gislain, et sur l'influence qu'exercèrent les travaux de Galton sur Schumpeter dans celui de Fabrice Dannequin. Deux textes, qui nous permettent d'y voir un peu plus clair sur cet acteur très particulier qu'est l'entrepreneur schumpetérien, un personnage n'ayant absolument rien à voir ni avec l'entrepreneur de la théorie néoclassique, ni avec le bourgeois capitaliste, encore moins avec le banquier/financier.
- 21 L'entrepreneur a tout d'abord une fonction logique, nous dit Jean-Jacques Gislain : il permet à Schumpeter de passer de l'analyse statique à l'analyse dynamique, ou pour dire les choses autrement, d'introduire le changement et l'irréversibilité dans le circuit économique. Le mouvement vient de l'intérieur, de l'action même des acteurs économiques, du moins de ceux qui créent et, devrions-nous ajouter, réussissent. Le processus est endogène dans la mesure où le changement porte sur les conditions de production et que ses effets sont économiques, mais Schumpeter ne tombe pas pour autant dans le déterminisme, l'évolution économique se faisant par à-coups, dans la discontinuité. Tout cela prend, souligne Jean-Jacques Gislain un individu exceptionnel – l'entrepreneur-créateur –, un instrument qui lui permet d'agir – le crédit – et un facteur de transformation, l'innovation proprement dite. L'entrepreneur n'est pas un agent économique comme un autre. C'est un autre paradoxe : il apparaît dans un monde économique parfaitement organisé, le bouleverse en réorganisant la production, et finalement disparaît, non sans avoir fait progresser l'humanité.
- 22 Un tel être a peu à voir avec l'*homo oeconomicus*, cet agent économique rationnel, calculateur, mais routinier en fait. Ce n'est plus non plus un simple idéal type comme nous l'évoquions plus haut. L'entrepreneur ne peut être qu'un être supérieur, un génie, une sorte de surhomme détaché de tout intérêt matériel, à la fois suffisamment au-dessus des petits calculs d'épiciers pour faire œuvre de création, mais aussi suffisamment pragmatique pour savoir qu'il n'y a d'inventions qui réussissent que celles que consacre le marché. Ce n'est ni l'appât du gain ni le calcul qui le guide, mais plutôt le goût d'entreprendre, l'ambition de puissance, ses capacités supérieures à voir grand, à voir le monde différemment, à diriger aussi. N'est pas entrepreneur qui veut ! Quels sont les antécédents historiques d'un tel personnage s'interroge dès lors Jean-Jacques Gislain dans la seconde partie de son texte ? La théorie néoclassique n'offre pas de réponse. Il faut plutôt se tourner du côté des sociologues ou économistes de langue allemande, nous dit Gislain, du côté de Max Weber et de Werner Sombart en particulier, mais aussi vers ces « économistes oubliés » comme Marshall et son chevalier économique, Leroy-Beaulieu et son « entrepreneur d'élite, ou encore Wieser, l'un des maîtres de Schumpeter, et son entrepreneur bâtisseur, son « führer-entrepreneur ». Il ne s'agit là que de quelques exemples, mais qui montrent que les sources d'inspiration étaient malgré tout nombreuses et que Schumpeter « baignait dans un « bouillon de culture économique » qui lui fournissait de nombreux éléments utilisables pour construire sa propre théorie du « type entrepreneur ». Mais, conclut Gislain, s'il existe beaucoup de similitudes entre son entrepreneur et les descriptions de l'entrepreneur

que l'on peut retrouver dans les écrits de nombreux économistes de son temps, ce ne fut pas suffisant à Schumpeter pour l'imposer à la théorie néoclassique : construit en marge de la théorie néoclassique, personnage hors-norme, il allait à la fois contre l'égalitarisme analytique de la théorie et contre l'humanisme égalitaire que partageaient la grande majorité des économistes.

- 23 Fabrice Dannequin propose, quant à lui, de regarder dans une autre direction, celle de Francis Galton et de son eugénisme. Galton n'est sans doute pas la seule source d'influence – on peut penser à la jeunesse viennoise de Schumpeter et à l'influence qu'exerça son beau-père sur son éducation –, ni non plus de faire de Schumpeter un nazi ou un raciste. Le fait est néanmoins, nous dit Dannequin, que « l'eugénisme galtonien est un élément fondamental de sa conception anthropologique et de sa théorie de l'entrepreneuriat ». Le capitalisme se distinguerait ainsi par sa capacité à faire sortir du rang ces élites animées de puissance créatrice, ces « leaders » capables de mettre les hommes au service de cette puissance, ces pionniers prêts à se mettre eux-mêmes au service du progrès. À y regarder de près ce que Schumpeter craint le plus, ce n'est pas de voir le socialisme s'imposer mais de voir le capitalisme se bureaucratiser et tomber dans la routine d'un capitalisme de masse, à l'image de sa bourgeoisie qui préfère céder au confort et à l'hédonisme plutôt que de cultiver ses valeurs morales supérieures et de former ses élites au risque et à l'action créatrice. « Alors que faire pour éviter le déclin ou le socialisme? » s'interroge Dannequin dans sa conclusion. La réponse viendra de la Doctrine sociale de l'église vers laquelle se tourne Schumpeter en 1945, précisément du corporatisme social¹³.

Retour à Marx

- 24 Décidément, nous sommes vraiment très loin de Marx. Pourtant, la relation qu'entretient Schumpeter avec Marx mais aussi avec les économistes de l'école historique allemande reste toujours un sujet d'intérêt, sinon d'étonnement pour les historiens de la pensée économique. Formé à l'école de Böhm Bawerk et de Wieser, tout porterait à penser qu'il aurait dû pencher du côté de « l'économie pure ». Beaucoup d'éléments rapprochent en effet Schumpeter des « Autrichiens ». Très critique de Ricardo et de sa théorie de la valeur travail, ne considérerait-il pas le problème de la valeur comme définitivement réglé ? Ne pensait-il pas aussi que la recherche des lois fondamentales devait être l'essence de l'économie comme de toute science ? Son texte sur l'individualisme méthodologique n'était-il pas une contribution suffisamment originale à « la tradition de l'école autrichienne » pour que Hayek lui-même juge important, comme il le rappelle dans la préface, de le traduire en anglais pour le faire connaître d'un plus large public ?
- 25 Pourtant, premier constat : ce n'est pas à l'école autrichienne mais à Walras, peu connu des Autrichiens, que Schumpeter se réfère continuellement. N'a-t-il pas aussi toujours jugé bon de se tenir loin de la Querelle des méthodes¹⁴, une querelle qu'il trouvait aussi insipide que futile étant donné l'importance que tout économiste scientifique devait accorder à l'histoire et aux institutions. Que dire aussi des longs développements qu'il consacre au champ et à la méthode de l'analyse dans l'introduction de son *Histoire de l'analyse économique* ? N'y fait-il pas de la « maîtrise des techniques » le critère qui distingue l'économiste « scientifique » de tous ceux qui parlent d'économie ? L'histoire y apparaît bien en place dans la « boîte à outils » de l'économiste, devant la statistique et la théorie, auxquelles il ajoute la sociologie, ou plutôt les institutions. De nouveau,

Schumpeter apparaît comme un économiste atypique : s'il partage avec les « néoclassiques » la méthode de travail, la conception de ce que doit être la science économique ou encore la théorie de l'équilibre général, il rejette toute idée « d'économie pure, n'hésitant pas à se tourner vers d'autres disciplines, à faire appel à l'histoire dont il fut si friand ou encore à donner tout le crédit qu'ils méritent aux économistes de l'école historique. Reste le cas très particulier de Marx. Malgré tout ce qui les sépare, Schumpeter ne cesse de revenir sur Marx. Du moins, le Marx scientifique, le pionnier de la croissance économique comme il l'a qualifié. Bien entendu, il ne rate jamais l'occasion de rappeler qu'empêtré dans la théorie ricardienne de la valeur ou dans ses schémas organicistes, Marx n'a pu « correctement saisir la nature de ce processus (le capitalisme, CD), ni analyser correctement son mécanisme ». Ou encore comme il l'écrit à propos de Keynes dans la nécrologie qu'il lui consacre : « As with Marx, it is possible to admire Keynes even though one may consider his social vision to be wrong and every one of his propositions to be misleading. » (« John Maynard Keynes 1883-1946 », *The American Economic Review*, vol. XXXVI, n° 4, sept. 1936, pp. 495-518). Schumpeter cherche toujours à garder ses distances vis-à-vis de Marx, se faisant juge à la fois des mérites et des erreurs de son œuvre.

- 26 Autant Schumpeter se montre impitoyable envers les épigones de Marx qui ont sans vergogne transformé son œuvre scientifique en religion, rappelle Omer Moussaly dans son texte, autant il se montre plus tolérant envers celui-ci même lorsqu'il ne partage pas les idées ou lorsqu'il souligne les erreurs scientifiques. De Marx il retient surtout l'économiste qui a, comme nul autre en son temps, analysé le capitalisme dans son développement endogène, dans ses limites aussi. Mais il y a aussi Marx le prophète, Marx le sociologue ou encore Marx l'éducateur. Autant de Marx qui intéressent aussi Schumpeter et sur lesquels il a beaucoup trop à dire pour qu'il soit le juge vraiment impartial qu'il prétend être. Schumpeter n'aurait-il pas en fin de compte cherché à faire de Marx son propre avocat, le meilleur qu'il eut pu embaucher pour le défendre devant le tribunal de l'histoire ? C'est du moins ce que fait ressortir le texte proposé par Omer Moussaly.

Le crédit et les innovations financières

- 27 Avec le texte de Faruk Ülgen sur les innovations financières nous abordons une autre dimension fondamentale de la théorie du développement de Schumpeter : le crédit. Et avec celui-ci un autre personnage mythique, le banquier. Sans le crédit, il ne peut y avoir d'action économique ni d'innovation. Quant au banquier, en apportant crédit et financement, il permet à l'entrepreneur d'agir, de détourner les facteurs de production dont il a besoin pour réaliser ses projets.
- 28 Sur ce point – un autre ! –, Schumpeter se démarque radicalement de l'école autrichienne et du schéma d'accumulation de Böhm-Bawerk : ce n'est pas l'épargne accumulée qui détermine l'investissement, mais l'inverse. Ou du moins, ce sont les projets d'investissements qui définissent les besoins financiers, et à défaut de trouver les capitaux nécessaires – ceux-ci sont déjà investis –, c'est vers le banquier que l'entrepreneur n'a d'autre choix que de se tourner. Mais Schumpeter ne se rapproche pas pour autant de Marx. Bien au contraire ! Marx n'a jamais accordé qu'une attention très secondaire au crédit. Pour Schumpeter la création de moyens de paiements par les banques – billets ou dépôts – est, avec la propriété privée des moyens physiques de production, le profit la responsabilité privée des pertes l'une des trois caractéristiques

fondamentales du capitalisme (société industrielle). Sans le crédit, on ne peut comprendre de manière satisfaisante la dynamique du capitalisme, écrit-il dans « Capitalism in the Postwar World »¹⁵. Plus encore : à l'inverse de Marx et des monétaristes, ce n'est pas une conception de la monnaie marchandise/moyen de paiements que défend Schumpeter, mais une conception de la monnaie-crédit. Que ce soit dans sa *Théorie de la monnaie et de la banque* (Paris, L'Harmattan, 2005), un ouvrage qu'il renonça à publier après avoir lu le *Traité sur la monnaie* de Keynes, ou dans tous les écrits qu'il consacre à la monnaie, Schumpeter a toujours opposé ces deux conceptions, prenant clairement partie pour la seconde comme le montre ce passage lumineux tiré de son *Histoire de l'analyse économique* : « Il serait plus fructueux, écrit-il, de prendre lesdites transactions comme point de départ et de considérer le système capitaliste comme un système de compensation qui annule les créances et les dettes et reporte les soldes de sorte que les paiements « en monnaie » n'interviennent qu'exceptionnellement et sans qu'il y soit attaché une importance fondamentale. En d'autres termes, il est possible sur le plan pratique comme sur le plan analytique, qu'une théorie de la monnaie fondée sur le crédit soit préférable à une théorie monétaire du crédit » (*Histoire de l'analyse économique*, Paris, Gallimard, 1983, vol. II. p. 452).

- 29 C'est dire comme l'écrit avec beaucoup d'à-propos Odile Lakomski-Laguerre, à quel point « toute lecture des écrits de Schumpeter, qui n'aurait pas intégré son projet relatif à la construction d'une théorie de la monnaie et des banques, ne peut être qu'une lecture partielle et insuffisante pour offrir une restitution acceptable de sa démarche »¹⁶. La logique même du capitalisme, avec ses anticipations, sa futurité dirait Commons, ses cycles, etc. s'inscrit dans celle du crédit ; on ne peut dissocier l'une de l'autre¹⁷. Mais n'est-il pas possible d'aller plus loin, s'interroge Faruk Ülgen, et se demander aussi si les innovations bancaires et financières ne vont pas aussi influencer le développement économique, en apportant de nouveaux moyens et en créant de nouvelles possibilités ? Si tel est le cas, l'innovation financière permettrait ainsi à la fois d'accélérer le processus de destruction créatrice et de l'orienter dans des directions nouvelles, imprévues, pour devenir à son tour créatrice d'opportunités.
- 30 Revenant sur les innovations financières qui ont marqué les deux dernières décennies, Ülgen présente une lecture beaucoup moins optimiste. Certes, écrit-il, les innovations bancaires et financières « semblent accroître la fluidité des opérations de financement par les marchés ». De même, les activités financières gagnent en efficacité pour offrir des rendements élevés, du moins à court terme. Mais, comme ces innovations sont orientées vers des stratégies de rentabilité spéculative et qu'aucun mécanisme de régulation systémique n'accompagne ces processus, le système devient extrêmement fragile, pour sombrer finalement dans la crise. Schumpeter lui-même, rappelle Ülgen, a toujours pris soin de distinguer entre les dépressions, moment normal de rééquilibrage du système, et les crises qui relèvent de l'ordre de la spéculation et de l'excès. De ce point de vue, les travaux percutants de Hyman Minsky sur l'instabilité et la spéculation financière viennent compléter ceux de celui qui fut, jusqu'à sa mort, son directeur de thèse. Schumpeter, par sa conception de la monnaie-crédit, avait fort bien entrevu la part de risque, d'incertitude et d'instabilité qui accompagne l'activité bancaire et financière, mais dans son schéma, le rôle du banquier est d'accompagner l'entrepreneur et le risque qu'il prend est associé, tout comme le rendement de son prêt, à sa réussite, laquelle se trouve *in fine* dépendre de la réponse du marché. Le banquier/financier peut lui aussi être un entrepreneur, mais à condition que ses

innovations ne soient pas orientées vers la rentabilité spéculative, auquel cas on entre dans les cas de figure qu'a été étudié Minsky et dans ce cas, conclut Ülgen, ce n'est plus de destruction créatrice dont il faut parler, mais de création destructrice.

Dépasser Schumpeter?

- 31 Deux textes ferment ce dossier. Dans le premier, Carlos la Serna revient à l'article sur le développement pour suggérer d'en dépasser la vision que s'en fait Schumpeter en s'appuyant sur la sociologie réflexive. Dans le second, Dorval Brunelle se demande, quant à lui, s'il est encore pertinent de lire *Capitalisme, socialisme et démocratie*, et si oui, comment le lire.
- 32 Carlos La Serna revient sur le texte que Schumpeter avait offert à Lederer. Dans un numéro précédent de la revue, Denis Harrisson était lui-même parti de ce texte pour proposer une lecture de l'innovation sociale à partir de la conception schumpetérienne de l'entrepreneur. L'argument de Harrisson était que celle-ci permettait d'éviter les deux écueils des deux grands courants théoriques de l'innovation sociale, soit l'égoïsme intéressé pour la théorie des choix rationnels et la force coercitive des institutions pour la théorie institutionnaliste¹⁸. La démarche de La Serna est différente : il propose plutôt de « moderniser » Schumpeter et de porter un regard nouveau sur le développement social en faisant appel à la sociologie réflexive. L'une des originalités du texte de Schumpeter, dit-il, est de renvoyer dos à dos fonctionnalistes et structuralistes et de présenter le développement à la fois dans sa discontinuité et sa continuité. Il voit dans la démarche de Schumpeter un présupposé constructiviste, entre le subjectif et le normatif, les normes renvoyant à la structuration sociale. Mettant à contribution Anthony Giddens La Serna se propose d'appliquer la réflexivité à l'univers d'action des individus, les sujets se transformant pour transformer. De la sorte, il devient possible de reconstruire les postulats schumpetérien et de présenter une autre théorie du développement, qui met autant l'accent sur l'indétermination du développement que sur la capacité des individus de changer et se dépasser pour créer de nouvelles conditions économiques, sociales et culturelles. À l'appui de son argument, La Serna prend pour exemple le mouvement des entreprises récupérées (*Movimiento de Emrepsas Recuperadas*) qui s'est développé en Argentine entre les années 1996 et 2004. Il s'agit là de nouvelles pratiques sociales, la réappropriation des entreprises par les travailleurs, que la crise et l'exclusion sociale ont peut-être provoquées, mais qui n'auraient pu voir le jour sans une transformation significative des comportements subjectifs, avec le résultat que de « travailleurs salariés » qu'ils étaient auparavant, ceux-ci sont devenus des « travailleurs sociaux », collectivement propriétaires de l'entreprise qui les employait jusque-là. Un texte original, donc, qui invite à continuer la réflexion sur le développement et la discontinuité.
- 33 Dans l'essai qu'il lui consacre, Dorval Brunelle nous propose de son côté de revenir à *Capitalisme, socialisme et démocratie*. Le livre, nous dit-il, est « passablement déconcertant ». D'abord par son plan et ses différentes parties apparemment mal intégrées les unes aux autres, mais aussi par le ton polémique et l'argument presque simpliste que défend Schumpeter (« la validité du capitalisme » et « l'inévitabilité du socialisme »). Il convient de ne pas en rester là : si la lecture de l'ouvrage s'avère passionnante, l'argument est, quant à lui, « fort structuré et, par certains aspects, assez complexe ». À condition toutefois de replacer l'ouvrage dans son contexte et l'argument dans l'œuvre de son auteur.

- 34 Le contexte : l'ouvrage paraît pendant les temps troubles de la guerre, mais aussi de désarroi alors que le capitalisme et la démocratie paraissent menacés de toutes parts. Dorval Brunelle évoque plusieurs ouvrages de cette époque tout aussi pessimistes que le sien, ceux de Popper, de Polanyi, de Hayek ou de Jouvenel par exemple, mais on pourrait aussi évoquer la célèbre note de Keynes pressant le gouvernement britannique d'agir et de répondre au plan Funk autrement que par de beaux discours sur le libre-échange et la démocratie. Le temps est alors au pessimisme, sinon au désenchantement souvent renforcé chez les Autrichiens et leurs disciples par l'entichement, y compris chez les libéraux, pour l'interventionnisme si haï. *Capitalisme, Socialisme et démocratie* n'est cependant pas un ouvrage qui, comme tant d'autres, s'inscrit dans l'air du temps : Dorval Brunelle y voit aussi l'œuvre d'un « nostalgique du capitalisme des origines », observateur d'un temps où, loin du capitalisme de laisser-faire, il est devenu possible de réglementer les institutions de sorte que les conditions de « fonctionnement des entreprises privées ne diffèrent plus guère de la planification socialiste authentique ».
- 35 Nombre d'arguments penchent dans ce sens, mais on peut aussi se demander si Schumpeter n'en est pas finalement arrivé à la conclusion que le capitalisme, victime de son succès, a porté la civilisation le plus loin qu'il pouvait aller. Marx arrive à la même conclusion, mais alors que celui-ci entrevoit dans le socialisme une nouvelle et plus prometteuse étape dans l'histoire de l'humanité, Schumpeter, au contraire, se laisse aller à son penchant élitiste pour mieux constater l'arrivée des temps de la routine et de la médiocrité : le capitalisme est « un système de valeurs, une attitude à l'égard de l'existence, une civilisation - la civilisation de l'inégalité et des fortunes familiales. Or, cette civilisation est en voie de disparition rapide ». À maintes reprises dans son ouvrage, Schumpeter rappelle que le capitaliste est par nature « anti-romantique », « anti-héroïque », et que « la civilisation capitaliste est rationaliste et « anti-héroïque », ces deux caractéristiques, dit-il, allant, bien entendu, de pair ». Il n'en demeure pas moins comme le souligne Dorval Brunelle que l'entrepreneur-innovateur a quelque chose d'héroïque et qu'à bien des égards avec la grande entreprise, son temps est révolu : le « processus de destruction créatrice » est organisé. Schumpeter ne s'arrête pas là. Il s'en prend aux intellectuels, défenseurs autoproclamés des masses et critiques virulents d'un capitalisme qui leur a tout apporté, y compris l'imprimerie et le livre. Mais surtout il s'en prend à la démocratie, du moins au système politique « classique » qui ne relève pas de l'ordre de la rationalité, mais de celui de l'affection, « au citoyen typique, [qui] dès qu'il se mêle de politique, régresse à un niveau inférieur de rendement mental », à ses élites politiques qui, sous le couvert de défendre le « bien commun », prennent des décisions aussi peu rationnelles que futiles.
- 36 Bref, si, suivant en cela sa propre évolution, le capitalisme se bureaucratise en s'organisant d'une manière toujours plus efficace, il n'a jamais eu non plus les régimes politiques qui fussent à la hauteur du degré de civilisation qu'il apporte, encore moins l'appui qu'il serait en droit d'attendre des intellectuels. N'aurions-nous pas là la clé pour comprendre le système schumpetérien ? C'est la question que l'on doit finalement se demander après avoir lu *Capitalisme, socialisme et démocratie* comme nous y invite Dorval Brunelle. Mais dans sa version anglaise, précise-t-il, et non dans sa version française qui a été expurgée de la partie consacrée à l'histoire des partis socialistes, celle qui « représente véritablement la synthèse des arguments et des idées exposés précédemment ».

NOTES

1. C'est Paul A. Samuelson qui rapporte dans les colonnes de Newsweek (« Joseph Schumpeter », 15 avril 1970) l'anecdote sans doute romancée selon laquelle Schumpeter aurait dit dans une discussion sur l'avenir du capitalisme à l'hiver 1946/47 et à laquelle participa également celui qui fut son assistant et était devenu son ami, Paul M. Sweezy, qu'il avait trois ambitions dans la vie : « être le plus grand amant de Vienne, le meilleur cavalier d'Europe et le plus grand économiste du monde ». Il en aurait rajouté deux autres par la suite : être un connaisseur accompli en art, et réussir en politique. Samuelson revient sur l'anecdote dans « L'économie mondiale à la fin du siècle », *Revue française d'économie*, vol. 1, n° 1, 1986, pp. 21-29.
2. Les innovations ne sont pas isolées ni ne se font par petites touches ; elles sont groupées et se font par vagues, ce qui permet à Schumpeter d'expliquer à la fois leur impact décisif sur l'économie et le mouvement des affaires.
3. Simon Kuznets, « Schumpeter's Business Cycles », *American Economic Review*, vol. 20, n°2, 1940, pp. 257-271
4. On peut comprendre dans ces conditions que les thèses de Keynes aient fait plus d'adeptes que les siennes, à commencer à Harvard, là où enseignait Schumpeter, mais aussi Alvin Hansen, un autre grand économiste qui s'était converti au keynésianisme et au New Deal et dont les cours étaient alors beaucoup plus courus que les siens.
5. Gottfried Haberler, « Joseph Alois Schumpeter. 1883-1950 », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. LXIV, n°3, 1950, pp. 333-372.
6. Le qualificatif d'hétérodoxe est souvent utilisé à tort et à travers, ou du moins est-il utilisé sans que l'on ne prête trop attention au sens que prend l'hétérodoxie chez Schumpeter. Jean-Jacques Gislain parle avec raison dans son texte d'une double hétérodoxie par rapport à la théorie néoclassique. D'une part, il multiplie les agents économiques dotés de rationalités différentes, mais d'autre part également, Schumpeter fait de l'entrepreneur une sorte de « sur-homme », et dans ce sens il s'écarte radicalement du postulat d'égalité ontologique des individus qui est à la base de cette théorie. Cela dit, Schumpeter n'a jamais cherché à s'écarter de l'école néo-classique. Bien au contraire, c'est à l'intérieur de cette école (dans le sens le plus large du terme) qu'il a cherché à faire sa marque, quitte à emprunter ailleurs les éléments théoriques dont il avait besoin pour construire son système.
7. Schumpeter fut, entre autres, l'un des fondateurs de l'Econometric Society et son président en 1940 et 1941. Il fut aussi président de l'American Economic Association entre 1948 et 1949, et contribua à la formation de l'International Economic Association qui devait voir le jour en 1950.
8. Qu'il s'agisse de l'homme, de son œuvre ou de sa méthode, Schumpeter continue toujours de susciter des programmes de recherche – dans les écoles de gestion comme en sociologie ou en politique –, des études toujours plus fouillées – de la part des historiens de la pensée économique comme des faits économiques –, des ouvrages scientifiques comme des bestsellers – pensons à *Prophet of Innovation: Joseph Schumpeter and Creative Destruction* de Thomas McCraw (Cambridge, Harvard University Press, 2007) –, voire des rééditions parfois opportunistes comme *Le capitalisme peut-il survivre ?* (Paris, Payot, 2011), la seconde partie de *Capitalisme, socialisme et démocratie*.
9. On retrouvera la traduction de ce texte en anglais avec une introduction de Markus C. Becker, Hans Ulrich Eßlinger, Ulrich Hedtke et Thorbjørn Knudsen, dans le *Journal of Economic Literature* : vol. XLVIII, mars 2010, pp. 108 – 120. Pour la version Internet du texte, voir : <http://www.schumpeter.info/Edition-Evolution.htm>
10. Deux postes avaient été ouverts, et la candidature de Schumpeter fut présentée. Elle ne fut cependant pas retenue, et ce malgré l'appui de Sombart et de Lederer. L'épisode reste ténébreux

mais selon Allen, Schumpeter avait déjà fait son choix. Harvard offrait de meilleures conditions de travail et surtout le prestige d'une université qui comptait dans ses rangs des économistes renommés, notamment Taussig qui aida Schumpeter à s'installer. (Robert L. Allen, *Opening Doors: The Life and Work of Joseph Schumpeter*, New Brunswick, Transaction Publishers, Vol. 1. 1991.

11. Il ne faudrait pas exagérer cette césure. Schumpeter avait repris son programme de recherche lorsqu'il fut embauché à l'université de Bonn. Le passage de Bonn à Harvard fut beaucoup moins abrupt que ne le laissent entendre Becker et alii. En entrant à Bonn, Schumpeter avait tourné définitivement la page, pas très heureuse d'ailleurs, sur son expérience dans le monde politique et des affaires, préférant s'en tenir à un rôle qui lui convenait beaucoup mieux, celui d'universitaire.

12. Samuelson revient sur cette question dans *Foundations of Economic Analysis* (Cambridge, Harvard University Press, 1947). Ce n'est pas à proprement parler de dynamique dont il est question dans ce cas, y écrit-il, mais plutôt de statique comparative.

13. Schumpeter présenta, en novembre 1945, à Montréal devant l'Association professionnelle des industriels dont c'était le premier congrès, une conférence qui surprit son auditoire intitulée : « L'avenir de l'entreprise privée devant les tendances socialistes modernes ». Rejetant aussi bien l'utilitarisme et son égoïsme individuel que le socialisme, dénonçant également le manque de foi chez les dirigeants et le manque de leadership, il y défend sans ambages le corporatisme social. Autre élément d'intérêt : il y compare l'activité du chef d'entreprise au rôle d'un commandant militaire. « L'industriel est essentiellement un ouvrier qui est le leader d'autres ouvriers ». Ce texte fut retrouvé par Jean-Jacques Gislain.

14. Dans le volume III de son *Histoire de l'analyse économique*, Schumpeter parle d'incompréhension mutuelle, souligne les conflits de tempéraments et de tendances intellectuelles, et rappelle que, comme dans tout conflit d'école, il faut aussi compter avec les vanités personnelles et les conflits de groupe. La démarche de Schumpeter ressemble à certains égards à celle d'un Arthur Spiethoff, un théoricien chevronné des cycles que Schumpeter tenait en très haute estime et qu'il fréquenta lorsqu'il fut nommé à Bonn. Formé à l'école de Schmoller, Spiethoff s'est détaché progressivement des enseignements de l'école historique pour développer une théorie du cycle de surproduction et de surinvestissement. Schumpeter fit en 1933 un éloge appuyé du travail de Spiethoff et il y revient souvent dans son *Histoire de l'analyse économique*. Spiethoff le lui rendit bien en écrivant sa nécrologie dans la revue *Kyklos* (« Joseph Schumpeter in Memoriam », vol. 3, 1950, pp. 289-293). Sur la comparaison de leurs théories du cycle respectives, voir Heinz Kurz, « The Beat of the Economic Heart: Joseph Schumpeter and Arthur Spiethoff on Business Cycles », 2010, en ligne)

15. Seymour E. Harris, *Postwar Economic Problems*, New York Mc-Graw Hill, 1943, pp. 113-126.

16. Odile Lakowski-Laguerre, « Le crédit et le capitalisme : la contribution de J. A. Schumpeter à la théorie monétaire », *Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy*, 2006, n° 51, pp. 241-264, p. 260.

17. Schumpeter partage le même point de vue que Mitchell : les cycles sont un trait caractéristique de toute économie qui repose à la fois sur les moyens privés de production et la monnaie de crédit. Mitchell avait l'ambition en se lançant dans l'étude du cycle des affaires, de faire le lien entre celui-ci et le caractère monétaire de l'économie capitaliste et de montrer qu'on ne pouvait dissocier les deux. L'étude du cycle était préparatoire à celle de l'économie monétaire. Voir à ce sujet Christian Deblock, « Le cycle des affaires et la prévision économiques : les instituts de conjoncture et la méthode des « baromètres » dans l'entre-deux-guerres », dans Jean-Pierre Beaud et Jean-Guy Prévost (dir.), *L'ère du chiffre. Systèmes statistiques et traditions nationales*, Presses de l'Université du Québec, Sainte-Foy, 2000, pp. 357-410

18. Denis Harrisson, « L'innovation sociale et l'entrepreneur schumpetérien : deux lectures théoriques », <http://interventionseconomiques.revues.org/1710>